



BERNARD-MARIE KOLTÈS

DANS LA SOLITUDE DES CHAMPS DE COTON

MINUIT

BERNARD-MARIE KOLTÈS
**Dans la solitude
des champs de coton**



LES ÉDITIONS DE MINUIT

ISBN 978-2-7073-1103-0



9 782707 311030

7 €

ŒUVRES DE BERNARD-MARIE KOLTÈS



- LA FULTE À CHEVAL TRÈS LOIN DANS LA VILLE, *roman*, 1984.
QUAI OUEST, *théâtre*, 1985.
DANS LA SOLITUDE DES CHAMPS DE COTON, *théâtre*, 1986.
LE CONTE D'HIVER (*traduction de la pièce de William Shakespeare*), *théâtre*, 1988.
LA NUIT JUSTE AVANT LES FORÊTS, 1988.
LE RETOUR AU DÉSERT, *suiti de CENT ANS D'HISTOIRE DE LA FAMILLE SERPENOISE*, *théâtre*, 1988.
COMBAT DE NÈGRE ET DE CHIENS, *théâtre*, 1983-1989.
ROBERTO ZUCCO, *suiti de TABATABA, COCO et UNHANGAR A L'OUEST*, *théâtre*, 1990.
PROLOGUE, 1991.
SALLINGER, *théâtre*, 1995.
LES AMERTUMES, *théâtre*, 1998.
L'HÉRITAGE, *théâtre*, 1998.
UNE PART DE MA VIE. Entretiens (1983-1989), 1999.
PROCES YRE, *théâtre*, 2001.
LA MARCHÉ, *théâtre*, 2003.
LE JOUR DES MEURTRES DANS L'HISTOIRE D'HAMLET, *théâtre*, 2006.
DES VOIX SOURDES, *théâtre*, 2008.
RÉCITS MORTS. Un rêve égaré, *théâtre*, 2008.

BERNARD-MARIE KOLTÈS

Dans la solitude
des champs de coton



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1986 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 978-2-7073-1103-0

Un deal est une transaction commerciale portant sur des valeurs prohibées ou strictement contrôlées, et qui se conclut, dans des espaces neutres, indéfinis, et non prévus à cet usage, entre pourvoyeurs et quémandeurs, par entente tacite, signes conventionnels ou conversation à double sens – dans le but de contourner les risques de trahison et d'escroquerie qu'une telle opération implique –, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, indépendamment des heures d'ouverture réglementaires des lieux de commerce homologués, mais plutôt aux heures de fermeture de ceux-ci.

LE DEALER

Si vous marchez dehors, à cette heure et en ce lieu, c'est que vous désirez quelque chose que vous n'avez pas, et cette chose, moi, je peux vous la fournir ; car si je suis à cette place depuis plus longtemps que vous et pour plus longtemps que vous, et que même cette heure qui est celle des rapports sauvages entre les hommes et les animaux ne m'en chasse pas, c'est que j'ai ce qu'il faut pour satisfaire le désir qui passe devant moi, et c'est comme un poids dont il faut que je me débarrasse sur quiconque, homme ou animal, qui passe devant moi.

C'est pourquoi je m'approche de vous, malgré l'heure qui est celle où d'ordinaire l'homme et l'animal se jettent sauvagement

l'un sur l'autre, je m'approche, moi, de vous, les mains ouvertes et les paumes tournées vers vous, avec l'humilité de celui qui propose face à celui qui achète, avec l'humilité de celui qui possède face à celui qui désire ; et je vois votre désir comme on voit une lumière qui s'allume, à une fenêtre tout en haut d'un immeuble, dans le crépuscule ; je m'approche de vous comme le crépuscule approche cette première lumière, doucement, respectueusement, presqu'affectueusement, laissant tout en bas dans la rue l'animal et l'homme tirer sur leurs laisses et se montrer sauvagement les dents.

Non pas que j'aie deviné ce que vous pouvez désirer, ni que je sois pressé de le connaître ; car le désir d'un acheteur est la plus mélancolique chose qui soit, qu'on contemple comme un petit secret qui ne demande qu'à être percé et qu'on prend son temps avant de percer ; comme un cadeau que l'on reçoit emballé et dont on prend son temps à tirer la ficelle. Mais c'est que j'ai moi-même désiré, depuis le temps que je suis à cette place, tout ce que tout homme ou animal peut désirer à cette heure d'obscurité, et qui le fait sortir

hors de chez lui malgré les grognements sauvages des animaux insatisfaits et des hommes insatisfaits ; voilà pourquoi je sais, mieux que l'acheteur inquiet qui garde encore un temps son mystère comme une petite vierge élevée pour être putain, que ce que vous me demanderez je l'ai déjà, et qu'il vous suffit, à vous, sans vous sentir blessé de l'apparente injustice qu'il y a à être le demandeur face à celui qui propose, de me le demander.

Puisqu'il n'y a pas de vraie injustice sur cette terre autre que l'injustice de la terre elle-même, qui est stérile par le froid ou stérile par le chaud et rarement fertile par le doux mélange du chaud et du froid ; il n'y a pas d'injustice pour qui marche sur la même portion de terre soumise au même froid ou au même chaud ou au même doux mélange, et tout homme ou animal qui peut regarder un autre homme ou animal dans les yeux est son égal car ils marchent sur la même ligne fine et plate de latitude, esclaves des mêmes froids et des mêmes chaleurs, riches de même et, de même, pauvres ; et la seule frontière qui existe est celle entre l'acheteur et le vendeur, mais

incertaine, tous deux possédant le désir et l'objet du désir, à la fois creux et saillie, avec moins d'injustice encore qu'il y a à être mâle ou femelle parmi les hommes ou les animaux. C'est pourquoi j'emprunte provisoirement l'humilité et je vous prête l'arrogance, afin que l'on nous distingue l'un de l'autre à cette heure qui est inéluctablement la même pour vous et pour moi.

Dites-moi donc, vierge mélancolique, en ce moment où grognent sourdement hommes et animaux, dites-moi la chose que vous désirez et que je peux vous fournir, et je vous la fournirai doucement, presque respectueusement, peut-être avec affection ; puis, après avoir comblé les creux et aplani les monts qui sont en nous, nous nous éloignerons l'un de l'autre, en équilibre sur le mince et plat fil de notre latitude, satisfaits au milieu des hommes et des animaux insatisfaits d'être hommes et insatisfaits d'être animaux ; mais ne me demandez pas de deviner votre désir ; je serais obligé d'énumérer tout ce que je possède pour satisfaire ceux qui passent devant moi depuis le temps que je suis ici, et le temps qui serait

nécessaire à cette énumération dessécherait mon cœur et fatiguerait sans doute votre espoir.

LE CLIENT

Je ne marche pas en un certain endroit et à une certaine heure ; je marche, tout court, allant d'un point à un autre, pour affaires privées qui se traitent en ces points et non pas en parcours ; je ne connais aucun crépuscule ni aucune sorte de désirs et je veux ignorer les accidents de mon parcours. J'allais de cette fenêtre éclairée, derrière moi, là-haut, à cette autre fenêtre éclairée, là-bas devant moi, selon une ligne bien droite qui passe à travers vous parce que vous vous y êtes délibérément placé. Or il n'existe aucun moyen qui permette, à qui se rend d'une hauteur à une autre hauteur, d'éviter de descendre pour devoir remonter ensuite, avec l'absurdité de deux mouvements qui s'annulent et le risque, entre les deux, d'écraser à chaque pas les déchets jetés par les fenêtres ; plus on habite haut, plus l'espace est sain, mais plus la chute est dure ; et lorsque l'ascenseur vous a déposé en bas,

il vous condamne à marcher au milieu de tout ce dont on n'a pas voulu là-haut, au milieu d'un tas de souvenirs pourrissants, comme, au restaurant, lorsqu'un garçon vous fait la note et énumère, à vos oreilles éccœurées, tous les plats que vous digérez déjà depuis longtemps.

Il aurait d'ailleurs fallu que l'obscurité fût plus épaisse encore, et que je ne puisse rien apercevoir de votre visage ; alors j'aurais, peut-être, pu me tromper sur la légimité de votre présence et de l'écart que vous faisiez pour vous placer sur mon chemin et, à mon tour, faire un écart qui s'accommodât au vôtre ; mais quelle obscurité serait assez épaisse pour vous faire paraître moins obscur qu'elle ? il n'est pas de nuit sans lune qui ne paraisse être midi si vous vous y promenez, et ce midi-là me montre assez que ce n'est pas le hasard des ascenseurs qui vous a placé ici, mais une imprescriptible loi de pesanteur qui vous est propre, que vous portez, visible, sur les épaules comme un sac, et qui vous attache à cette heure, en ce lieu d'où vous évaluez en soupirant la hauteur des immeubles.

Quant à ce que je désire, s'il était quelque

désir dont je puisse me souvenir ici, dans l'obscurité du crepuscule, au milieu de grognements d'animaux dont on n'aperçoit même pas la queue, outre ce très certain désir que j'ai de vous voir laisser tomber l'humilité et que vous ne me fassiez pas cadeau de l'arrogance — car si j'ai quelque faiblesse pour l'arrogance, je hais l'humilité, chez moi et chez les autres, et cet échange me déplait —, ce que je désirerais, vous ne l'auriez certainement pas. Mon désir, s'il en est un, si je vous l'exprimais, brûlerait votre visage, vous ferait retirer les mains avec un cri, et vous vous enfuiriez dans l'obscurité comme un chien qui court si vite qu'on n'en aperçoit pas la queue. Mais non, le trouble de ce lieu et de cette heure me fait oublier si j'ai jamais eu quelque désir que je pourrais me rappeler, non, je n'en ai pas plus que d'offrir à vous faire, et il va bien falloir que vous fassiez un écart pour que je n'en aie pas à faire, que vous démenagiez de l'axe que je suivais, que vous vous annuliez, car cette lumière, là-haut, en haut de l'immeuble, dont s'approche l'obscurité, continue imperturbablement de briller ; elle trouve cette

obscurité, comme une allumette enflammée
troue le chiffon qui prétend l'étouffer.

LE DEALER

Vous avez raison de penser que je ne descends de nulle part et que je n'ai nulle intention de monter, mais vous auriez tort de croire que j'en éprouve du regret. J'évite les ascenseurs comme un chien évite l'eau. Non pas qu'ils refusent de m'ouvrir leur porte ni que je répugne à m'y enfermer ; mais les ascenseurs en mouvement me chatouillent et j'y perds ma dignité ; et, si j'aime être chatouillé, j'aime pouvoir ne plus l'être dès que ma dignité l'exige. Il en est des ascenseurs comme de certaines drogues, trop d'usage vous rend flottant, jamais monté jamais descendu, prenant des lignes courbes pour des lignes droites, et glaçant le feu en son centre. Pourtant, depuis le temps que je suis à cette place, je sais reconnaître les flammes qui, de loin, derrière les vitres, semblent glacées comme des crépuscules d'hiver, mais dont il suffit de s'approcher, doucement, peut-être affectueusement, pour se souvenir qu'il n'est point de

leur définitivement froide, et mon but n'est pas de vous éteindre, mais de vous abriter du vent, et de sécher l'humidité de l'heure à la chaleur de cette flamme.

Car, quoi que vous en disiez, la ligne sur laquelle vous marchiez, de droite peut-être qu'elle était, est devenue tordue lorsque vous m'avez aperçu, et j'ai saisi le moment précis où vous m'avez aperçu par le moment précis où votre chemin devint courbe, et non pas courbe pour vous éloigner de moi, mais courbe pour venir à moi, sinon nous ne nous serions jamais rencontrés, mais vous seriez éloigné de moi davantage, car vous marchiez à la vitesse de celui qui se déplace d'un point à un autre ; et je ne vous aurais jamais rattrapé car je ne me déplace que lentement, tranquillement, presque immobilément, de la démarche de celui qui ne va pas d'un point à un autre mais qui, à une place invariable, guette celui qui passe devant lui et attend qu'il modifie légèrement son parcours. Et si je dis que vous fîtes une courbe, et que sans doute vous allez prétendre que c'était un écart pour m'éviter, et que j'affirmerai en réponse que ce

fut un mouvement pour vous rapprocher, sans doute est-ce parce qu'en fin de compte vous n'avez point dévié, que toute ligne droite n'existe que relativement à un plan, que nous bougeons selon deux plans distincts, et qu'en toute fin de compte n'existe que le fait que vous m'avez regardé et que j'ai intercepté ce regard ou l'inverse, et que, partant, d'absolue qu'elle était, la ligne sur laquelle vous vous déplaciez est devenue relative et complexe, ni droite ni courbe, mais fatale.

LE CLIENT

Cependant je n'ai pas, pour vous plaire, de désirs illicites. Mon commerce à moi, je le fais aux heures homologuées du jour, dans les lieux de commerce homologués et illuminés d'éclairage électrique. Peut-être suis-je pu-tain, mais si je le suis, mon bordel n'est pas de ce monde-ci ; il s'étale, le mien, à la lumière légale et ferme ses portes le soir, timbré par la loi et éclairé par la lumière électrique, car même la lumière du soleil n'est pas fiable et a des complaisances. Qu'attendez-vous, vous, d'un homme qui ne fait pas un pas qui ne soit

homologué et timbré et légal et inondé de lumière électrique dans ses moindres recoins ? Et si je suis ici, en parcour, en attente, en suspension, en déplacement, hors-jeu, hors vie, provisoire, pratiquement absent, pour ainsi dire pas là – car dir-on d'un homme qui traverse l'Atlantique en avion qu'il est à tel moment au Groenland, et l'est-il vraiment ? ou au cœur tumultueux de l'océan ? – et si j'ai fait un écart, bien que ma ligne droite, du point d'où je viens au point où je vais n'ait pas de raison, aucune, d'être tordue tout à coup, c'est que vous me barrez le chemin, plein d'intentions illicites et de présomptions à mon égard d'intentions illicites. Or sachez que ce qui me répugne le plus au monde, plus même que l'intention illicite, plus que l'activité illicite elle-même, c'est le regard de celui qui vous presume plein d'intentions illicites et familier d'en avoir ; non pas seulement à cause de ce regard lui-même, trouble pourtant au point de rendre trouble un torrent de montagne, – et votre regard à vous ferait remonter la boue au fond d'un verre d'eau – mais parce que, du seul poids de ce regard sur moi, la

virginité qui est en moi se sent soudain violée, l'innocence coupable, et la ligne droite, censée me mener d'un point lumineux à un autre point lumineux, à cause de vous devient crochue et labyrinthe obscur dans l'obscur territoire où je me suis perdu.

LE DEALER

Vous tâchez de glisser une épine sous la selle de mon cheval pour qu'il s'énerve et s'emballe ; mais, si mon cheval est nerveux et parfois indocile, je le tiens avec une courte bride, et il ne s'emballe pas si facilement ; une épine n'est pas une lame, il sait l'épaisseur de son cuir et peut s'accommoder de la démanigaison. Cependant, qui connaît tout à fait les humeurs des chevaux ? Parfois ils supportent une aiguille dans leur flanc, parfois une poussière restée sous le harnais peut les faire ruer et tourner sur eux-mêmes et désarçonner le cavalier.

Sachez donc que si je vous parle, à cette heure, ainsi, doucement, peut-être encore avec respect, ce n'est pas comme vous : par la force des choses, selon un langage qui vous

fait reconnaître comme celui qui a peur, d'une petite peur aiguë, insensée, trop visible, comme celle d'un enfant pour une taloche possible de son père ; moi, j'ai le langage de celui qui ne se fait pas reconnaître, le langage de ce territoire et de cette part du temps où les hommes tirent sur la laisse et où les porcs se cognent la tête contre l'enclos ; moi, je tiens ma langue comme un étalon par la bride pour qu'il ne se jette pas sur la jument, car si je lâchais la bride, si je dédandais légèrement la pression de mes doigts et la traction de mes bras, mes mots me désarçonneraient moi-même et se jetteraient vers l'horizon avec la violence d'un cheval arabe qui sent le désert et que plus rien ne peut freiner.

C'est pourquoi sans vous connaître je vous ai, dès le premier mot, traité correctement, dès le premier pas que j'ai fait vers vous, un pas correct, humble et respectueux, sans savoir si quoi que ce soit chez vous méritait le respect, sans rien connaître de vous qui puisse me faire savoir si la comparaison de nos deux états autorisait que je sois humble et vous arrogant, je vous ai laissé l'arrogance à cause de l'heure

du crépuscule à laquelle nous nous sommes
approchés l'un de l'autre, parce que l'heure
du crépuscule à laquelle vous vous êtes appro-
ché de moi est celle où la correction n'est plus
obligatoire et devient donc nécessaire, où plus
rien n'est obligatoire qu'un rapport sauvage
dans l'obscurité, et j'aurais pu tomber sur vous
comme un chiffon sur la flamme d'une bougie,
j'aurais pu vous prendre par le col de la che-
mise, par surprise. Et cette correction, néces-
saire mais gratuite, que je vous ai offerte, vous
lie à moi, ne serait-ce que parce que j'aurais
pu, par orgueil, marcher sur vous comme une
botte écrase un papier gras, car je savais, à
cause de cette taille qui fait notre différence
première – et à cette heure et en ce lieu seule
la taille fait la différence –, nous savons tous
deux qui est la botte et qui, le papier gras.

LE CLIENT

Si toutefois je l'ai fait, sachez que j'aurais
désiré ne pas vous avoir regardé. Le regard se
promène et se pose et croit être en terrain neu-
tre et libre, comme une abeille dans un champ
de fleurs, comme le museau d'une vache dans

l'espace clôturé d'une prairie. Mais que faire
de son regard ? Regarder vers le ciel me rend
nostalgique et fixer le sol m'attriste, regretter
quelque chose et se souvenir qu'on ne l'a pas
sont tous deux également accablants. Alors il
faut bien regarder devant soi, à sa hauteur,
quel que soit le niveau où le pied est provisoi-
rement posé ; c'est pourquoi quand je mar-
chais là où je marchais à l'instant et où je suis
maintenant à l'arrêt, mon regard devait heur-
ter tôt ou tard toute chose posée ou marchant
à la même hauteur que moi ; or, de par la dis-
tance et les lois de la perspective, tout homme
et tout animal est provisoirement et approxi-
mativement à la même hauteur que moi. Peut-
être, en effet, que la seule différence qui nous
reste pour nous distinguer, ou la seule injus-
tice si vous préférez, est celle qui fait que l'un
a vaguement peur d'une taloche possible de
l'autre ; et la seule ressemblance, ou seule jus-
tice si vous préférez, est l'ignorance où l'on est
du degré selon lequel cette peur est partagée,
du degré de réalité future de ces taloches, et
du degré respectif de leur violence.

Ainsi ne faisons-nous rien d'autre que

reproduire le rapport ordinaire des hommes et des animaux entre eux aux heures et aux lieux illicites et ténébreux que ni la loi ni l'électricité n'ont investis ; et c'est pourquoi, par haine des animaux et par haine des hommes, je préfère la loi et je préfère la lumière électrique et j'ai raison de croire que toute lumière naturelle et tout air non filtré et la température des saisons non corrigée fait le monde hasardeux ; car il n'y a point de paix ni de droit dans les éléments naturels, il n'y a pas de commerce dans le commerce illicite, il n'y a que la menace et la fuite et le coup sans objet à vendre et sans objet à acheter et sans monnaie valable et sans échelle des prix, ténèbres, ténèbres des hommes qui s'abordent dans la nuit ; et si vous m'avez abordé, c'est parce que finalement vous voulez me frapper ; et si je vous demandais pourquoi vous voulez me frapper, vous me répondriez, je le sais, que c'est pour une raison secrète à vous, qu'il n'est pas nécessaire, sans doute, que je connaisse. Alors je ne vous demanderai rien. Parle-t-on à une tuile qui tombe du toit et va vous frapper le crâne ? On est une abeille qui s'est

posée sur la mauvaise fleur, on est le museau d'une vache qui a voulu brouter de l'autre côté de la clôture électrique ; on se tait ou l'on fuit, on regrette, on attend, on fait ce que l'on peut, motifs insensés, illégalité, ténèbres.

J'ai mis le pied dans un ruisseau d'étable où coulent des mystères comme déchets d'animaux ; et c'est de ces mystères et de cette obscurité qui sont vôtres qu'est issue la règle qui veut qu'entre deux hommes qui se rencontrent il faille toujours choisir d'être celui qui attaque ; et sans doute, à cette heure et en ces lieux, faudrait-il s'approcher de tout homme ou animal sur lequel le regard s'est posé, le frapper et lui dire : je ne sais pas s'il était dans votre intention de me frapper moi-même, pour une raison insensée et mystérieuse que de toute façon vous n'auriez pas cru nécessaire de me faire connaître, mais, quoi qu'il en soit, j'ai préféré le faire le premier, et ma raison, si elle est insensée, n'est du moins pas secrète : c'est qu'il flottait, de par ma présence et par la vôtre et par la conjonction accidentelle de nos regards, la possibilité que vous me frappiez le premier, et j'ai préféré être la tuile qui

tombe plutôt que le crâne, la clôture électri-
que plutôt que le museau de la vache.

Simon, s'il était vrai que nous soyons, vous le vendeur en possession de marchandises si mystérieuses que vous refusez de les dévoiler et que je n'ai aucun moyen de les deviner, et moi l'acheteur avec un désir si secret que je l'ignore moi-même et qu'il me faudrait, pour m'assurer que j'en ai un, gratter mon souvenir comme une croûte pour faire couler le sang, si cela est vrai, pourquoï continuez-vous à les garder enfouies, vos marchandises, alors que je me suis arrêté, que je suis là, et que j'attends ? comme dans un gros sac, scellé, que vous portez sur les épaules, comme une impalpable loi de pesantier, comme si elles n'existaient pas et ne devaient être qu'en épousant la forme d'un désir ; semblable aux rabatteurs, devant les boîtes de strip-tease, qui vous accrochent par le coude, lorsque vous rentrez, la nuit, vous coucher, et qui vous glissent à l'oreille : elle est là, ce soir. Alors que si vous me les montriez, si vous donniez un nom à votre offre, choses licites ou illicites, mais nommées et alors jugeables du moins, si vous

me les nommiez, je saurais dire non, et je ne me sentirais plus comme un arbre secoué par un vent venu de nulle part et qui ébranle ses racines. Car je sais dire non et j'aime dire non, je suis capable de vous éblouir de mes non, de vous faire découvrir toutes les façons qu'il y a de dire non, qui commencent par toutes les façons qu'il y a de dire oui, comme les coquettes qui essaient toutes les chemises et toutes les chaussures pour n'en prendre aucune, et le plaisir qu'elles ont à les essayer toutes n'est fait que du plaisir qu'elles ont de toutes les refuser. Décidez-vous, montrez-vous : êtes-vous la brute qui écrase le pavé, ou êtes-vous commerçant ? dans ce cas étalez votre marchandise d'abord, et l'on s'attardera à la regarder.

LE DEALER

C'est parce que je veux être commerçant, et non brute, mais vrai commerçant, que je ne vous dis pas ce que je possède et que je vous propose, car je ne veux pas endurer de refus, qui est la chose au monde que tout commerçant redoute le plus, parce que c'est une arme dont il ne dispose pas lui-même. Ainsi moi, je

n'ai jamais appris à dire non, et ne veux point l'apprendre ; mais toutes les sortes de oui, je les sais : oui attendez un peu, attendez beaucoup, attendez avec moi une éternité là ; oui je l'ai, je l'aurai, je l'avais et je l'aurai à nouveau, je ne l'ai jamais eu mais je l'aurai pour vous. Et que l'on vienne me dire : mettons qu'on ait un désir, qu'on l'avoue, et que vous n'ayez rien pour le satisfaire ? je dirai : j'ai ce qu'il faut pour le satisfaire ; si l'on me dit : imaginez pourtant que vous ne l'avez pas ? — même en imaginant, je l'ai toujours. Et qu'on me dise : mettons qu'en fin de compte ce désir soit tel qu'absolument vous ne vouliez même pas avoir l'idée de ce qu'il faut pour le satisfaire ? Eh bien, même en ne le voulant pas, malgré cela, j'ai ce qu'il faut, quand même.

Mais plus un vendeur est correct, plus l'acheteur est pervers ; tout vendeur cherche à satisfaire un désir qu'il ne connaît pas encore, tandis que l'acheteur soumet toujours son désir à la satisfaction première de pouvoir refuser ce qu'on lui propose ; ainsi son désir inavoué est exalté par le refus, et il oublie son désir dans le plaisir qu'il a d'humilier le ven-

deur. Mais je ne suis pas de la race des commerçants qui inversent leurs enseignes pour satisfaire le goût des clients pour la colère et l'indignation. Je ne suis pas là pour donner du plaisir, mais pour combler l'abîme du désir, rappeler le désir, obliger le désir à avoir un nom, le traîner jusqu'à terre, lui donner une forme et un poids, avec la cruauté obligatoire qu'il y a à donner une forme et un poids au désir. Et parce que je vois le vôtre apparaître comme de la salive au coin de vos lèvres que vos lèvres ravalent, j'attendrai qu'il coule le long de votre menton ou que vous le crachiez avant de vous tendre un mouchoir, parce que si je vous le tendais trop tôt, je sais que vous me le refuserez, et c'est une souffrance que je ne veux point souffrir.

Car ce que tout homme ou animal redoute, à cette heure où l'homme marche à la même hauteur que l'animal et où tout animal marche à la même hauteur que tout homme, ce n'est pas la souffrance, car la souffrance se mesure, et la capacité d'infliger et de tolérer la souffrance se mesure ; ce qu'il redoute par-dessus tout, c'est l'étrangeté de la souffrance, et

d'être amené à endurer une souffrance qui ne lui soit pas familière. Ainsi la distance qui se maintiendra toujours entre les brutes et les demoiselles qui peuplent le monde vient non pas de l'évaluation respectrice des forces, parce qu'alors, le monde se diviserait très simplement entre les brutes et les demoiselles, toute brute se jetterait sur chaque demoiselle et le monde serait simple ; mais ce qui maintient la brute, et la maintiendra encore pour des éternités, à distance de la demoiselle, c'est le mystère infini et l'infinie étrangeté des armes, comme ces petites bombes qu'elles portent dans leur sac à main, dont elles projettent le liquide dans les yeux des brutes pour les faire pleurer, et l'on voit brusquement les brutes pleurer devant les demoiselles, toute dignité anéantie, ni homme, ni animal, devenir rien, que des larmes de honte dans la terre d'un champ. C'est pourquoi brutes et demoiselles se craignent et se méfient tout autant, parce qu'on n'inflige que les souffrances que l'on peut soi-même supporter, et que l'on ne craint que les souffrances qu'on n'est pas soi-même capable d'infliger.

Alors ne me refusez pas de me dire l'objet, je vous en prie, de votre fièvre, de votre regard sur moi, la raison, de me la dire ; et s'il s'agit de ne point blesser votre dignité, eh bien, dites-la comme on la dit à un arbre, ou face au mur d'une prison, ou dans la solitude d'un champ de coton dans lequel on se promène, nu, la nuit ; de me la dire sans même me regarder. Car la vraie seule cruauté de cette heure du crépuscule où nous nous tenons tous les deux n'est pas qu'un homme blesse l'autre, ou le mutilé, ou le torturé, ou lui arrache les membres et la tête, ou même le fasse pleurer ; la vraie et terrible cruauté est celle de l'homme ou de l'animal qui rend l'homme ou l'animal inachevé, qui l'interrompt comme des points de suspension au milieu d'une phrase, qui se détourne de lui après l'avoir regardé, qui fait de l'animal ou de l'homme, une erreur du regard, une erreur du jugement, une erreur, comme une lettre qu'on a commencée et qu'on froisse brutalement juste après avoir écrit la date.

LE CLIENT

Vous êtes un bandit trop étrange, qui ne vole rien ou tarde trop à voler, un maraudeur excentrique qui s'introduit la nuit dans le verger pour secouer les arbres, et qui s'en va sans ramasser les fruits. C'est vous qui êtes le famillier de ces lieux, et j'en suis l'étranger ; je suis celui qui a peur et qui a raison d'avoir peur ; je suis celui qui ne vous connaît pas, qui ne peut vous connaître, qui ne fait que supposer votre silhouette dans l'obscurité. C'était à vous de deviner, de nommer quelque chose, et alors, peut-être, d'un mouvement de la tête, j'aurais approuvé, d'un signe, vous auriez su ; mais je ne veux pas que mon désir soit répandu pour rien comme du sang sur une terre étrangère. Vous, vous ne risquez rien ; vous connaissez de moi l'inquiétude et l'hésitation et la méfiance ; vous savez d'où je viens et où je vais ; vous connaissez ces rues, vous connaissez cette heure, vous connaissez vos plans ; moi, je ne connais rien et moi, je risque tout. Devant vous, je suis comme devant ces hommes travestis en femmes qui se déguisent en hommes, à la fin, on ne sait plus où est le sexe.

Car votre main s'est posée sur moi comme celle du bandit sur sa victime ou comme celle de la loi sur le bandit, et depuis lors je souffre, ignorant, ignorant de ma fatalité, ignorant si je suis jugé ou complice, de ne pas savoir ce dont je souffre, je souffre de ne pas savoir quelle blessure vous me faites et par où s'écoule mon sang. Peut-être en effet n'êtes-vous point étrange, mais retors ; peut-être n'êtes-vous qu'un serviteur déguisé de la loi comme la loi en secrète à l'image du bandit pour traquer le bandit ; peut-être êtes-vous, finalement, plus loyal que moi. Et alors pour rien, par accident, sans que j'aie rien dit ni rien voulu, parce que je ne savais pas qui vous êtes, parce que je suis l'étranger qui ne connaît pas la langue, ni les usages, ni ce qui ici est mal ou convenu, l'envers ou l'endroit, et qui agit comme ébloui, perdu, c'est comme si je vous avais demandé quelque chose, comme si je vous avais demandé la pire chose qui soit et que je serai coupable d'avoir demandé. Un désir comme du sang à vos pieds a coulé hors de moi, un désir que je ne connais pas et ne reconnais pas, que vous êtes seul à connaître, et que vous jugez.

S'il en est ainsi, si vous tâchez, avec l'empressément suspect du traître, de m'accuser à agir avec ou contre vous pour que, dans tous les cas, je sois coupable, si c'est cela, alors, reconnaissez du moins que je n'ai point encore agi ni pour ni contre vous, que l'on n'a rien encore à me reprocher, que je suis resté honnête jusqu'à cet instant. Témoinnez pour moi que je ne me suis pas plu dans l'obscurité où vous m'avez arrêté, que je ne m'y suis arrêté que parce que vous avez mis la main sur moi ; témoinnez que j'ai appelé la lumière, que je ne me suis pas glissé dans l'obscurité comme un voleur, de mon plein gré et avec des intentions illicites, mais que j'y ai été surpris et que j'ai crié, comme un enfant dans son lit dont la veilleuse tout à coup s'éteint.

LE DEALER

Si vous me croyez animé de desseins de violence à votre égard – et peut-être avez-vous raison –, ne donnez pas trop tôt ni un genre ni un nom à cette violence. Vous êtes né avec la pensée que le sexe d'un homme se cache en un endroit précis et qu'il y reste, et vous

gardez précautionneusement cette pensée ; pourtant, je sais, moi – bien que né de la même manière que vous –, que le sexe d'un homme, avec le temps qu'il passe à attendre et à oublier, à rester assis dans la solitude, se déplace doucement d'un lieu à un autre, jamais caché en un endroit précis, mais visible là où on ne le cherche pas ; et qu'aucun sexe, passé le temps où l'homme a appris à s'asseoir et à se reposer tranquillement dans sa solitude, ne ressemble à aucun autre sexe, pas plus qu'un sexe mâle ne ressemble à un sexe femelle ; qu'il n'est point de déguisement à une chose comme celle-là, mais une douce hésitation des choses, comme les saisons intermédiaires qui ne sont ni l'été déguisé en hiver, ni l'hiver en été.

Cependant une supposition ne mérite pas que l'on s'affole pour elle ; il faut tenir son imagination comme sa petite fiancée : s'il est bon de la voir vagabonder, il est sot de la laisser perdre le sens des convenances. Je ne suis pas retors, mais curieux ; j'avais posé ma main sur votre bras par pure curiosité, pour savoir si, à une chair qui a l'apparence de celle

de la poule déplumée, correspond la chaleur de la poule vivante ou le froid de la poule morte, et maintenant, je sais. Vous souffrez, soit dit sans vous offenser, du froid comme la poule vivante à demi déplumée, comme la poule atteinte, au sens strict du terme, de teigne déplumante ; et, quand j'étais petit, je courais derrière elles dans la basse-cour pour les tâter et découvrir, par curiosité pure, si leur température était celle de la mort ou de la vie. Aujourd'hui que je vous ai touché, j'ai senti en vous le froid de la mort, mais j'ai senti aussi la souffrance du froid, comme seul un vivant peut souffrir. C'est pourquoi je vous ai tendu ma veste pour couvrir vos épaules, puisque je ne souffre pas, moi, du froid. Et je n'en ai jamais souffert, au point que j'ai souffert de ne pas connaître cette souffrance, au point que le seul rêve que je faisais, lorsque j'étais petit – de ces rêves qui ne sont pas des objectifs mais des prisons supplémentaires, qui sont le moment où l'enfant aperçoit les barreaux de sa première prison, comme ceux qui, nés d'esclaves, rêvent qu'ils sont fils de maîtres –, mon rêve à moi était de connaître la neige et

le gel, de connaître le froid qui est votre souffrance.

Si je vous ai prêté ma veste seulement, ce n'est pas que je ne sache pas que vous souffrez du froid non seulement dans le haut de votre corps, mais, soit dit sans vous offenser, du haut en bas et peut-être même un peu au-delà ; et, en ce qui me concerne, j'aurais toujours pensé qu'il fallait céder au frileux la pièce de vêtement correspondant à l'endroit où il a froid, au risque de se retrouver nu, du haut en bas et peut-être même un peu au-delà ; mais ma mère, qui n'était point avare mais pourvue du sens des convenances, m'a dit que s'il était louable de donner sa chemise ou sa veste ou n'importe quoi qui couvre le haut du corps, il faut toujours longuement hésiter à donner ses chaussures, et qu'il n'est en aucun cas convenable de céder son pantalon.

Or, de même que je sais – sans me l'expliquer mais avec une certitude absolue – que la terre sur laquelle nous sommes posés vous et moi et les autres est elle-même posée en équilibre sur la corne d'un taureau et maintenue dans cette position par la main de la provi-

dence, de même je tâche, sans tout à fait savoir pourquoi mais sans hésitation, de rester dans la limite de ce qui est convenable, évitant l'inconvenant comme un enfant doit éviter de se pencher au bord du toit avant même de comprendre la loi de la chute des corps. Et de même que l'enfant croit qu'on lui interdit de se pencher au bord du toit pour l'empêcher de voler, j'ai cru longtemps qu'on interdisait au garçon de céder son pantalon pour l'empêcher de dévoiler l'enthousiasme ou la langueur de ses sentiments. Mais aujourd'hui que je comprends davantage de choses, que je reconnais davantage les choses que je ne comprends pas, que je suis resté en ce lieu et à cette heure tant de temps, que j'ai vu passer tant de passants, que je les ai regardés et que j'ai parfois posé ma main sur leur bras, tant de fois, sans rien comprendre et sans rien vouloir comprendre mais sans renoncer pour autant à les regarder et à tâcher de poser ma main sur leur bras — car il est plus facile d'attraper un homme qui passe qu'une poule dans une basse-cour —, je sais bien qu'il n'y a rien d'inconvenant ni dans l'enthousiasme ni

dans la langueur qu'il faille cacher, et qu'il faut suivre la règle sans savoir pourquoi.

De plus, soit dit sans vous offenser, j'espérais, en couvrant vos épaules de ma veste, rendre votre apparence plus familière à mes yeux. Trop d'étrangeté peut me rendre timide, et, en vous voyant venir vers moi tout à l'heure, je me suis demandé pourquoi l'homme non malade s'habillait comme une poule atteinte de la teigne et qui perd ses plumes et continue de se promener dans la basse-cour avec les plumes fixées sur elle au hasard de sa maladie ; et sans doute, par timidité, me serais-je contenté de me gratter le crâne et de faire un écart pour vous éviter, si je n'avais pas vu, dans votre regard fixé sur moi, la lueur de celui qui va, au sens strict du terme, demander quelque chose, et cette lueur-là m'a distrait de votre accoutrement.

LE CLIENT

Qu'espérez-vous tirer de moi ? Tout geste que je prends pour un coup s'achève comme une caresse ; il est inquietant d'être caressé quand on devrait être battu. J'exige qu'au

moins vous vous méfiez, si vous voulez que je m'attarde. Puisque vous prétendez par hasard me vendre quelque chose, pourquoi ne pas douter d'abord que j'aie de quoi payer ? mes poches, peut-être, sont vides ; il eût été honnête que vous me demandiez préalablement d'étaler ma monnaie sur le comptoir, comme on fait pour les clients douteux. Vous ne m'avez rien demandé de tel : quel plaisir tirez-vous du risque d'être abusé ? Je ne suis pas venu en ce lieu pour trouver de la douceur ; la douceur fait le détail, elle attaque par morceaux, elle dépêche les forces comme un cadavre en salle de médecine. J'ai besoin de mon intégrité ; la malveillance, du moins, me gardera entier. Fâchez-vous : sinon, où puiserai-je ma force ? Fâchez-vous : nous resterons plus proches de nos affaires, et nous serons sûrs que nous traitons tous deux la même affaire. Car, si je comprends d'où je tire mon plaisir, je ne comprends pas d'où vous tirez le vôtre.

LE DEALER

Si j'avais un instant douté que vous n'eus-

40

siez ce qu'il faut pour payer ce que vous êtes venu chercher, j'aurais fait un écart lorsque vous vous êtes approché de moi. Les commerces vulgaires exigent de leurs clients des preuves de solvabilité, mais les boutiques de luxe devinent et ne demandent rien, ni ne s'abaissent jamais à vérifier le montant du chèque et la conformité de la signature. Il est des objets à vendre et des objets à acheter tels que la question ne se pose pas de savoir si l'acheteur sera capable d'en acquitter le prix ni combien de temps il mettra à se décider. Ainsi je suis patient parce qu'on n'offense pas un homme qui s'éloigne lorsqu'on sait qu'il va rebrousser chemin. On ne peut revenir sur l'insulte, alors qu'on peut revenir de sa gentillesse, et il vaut mieux abuser de celle-ci que d'user une seule fois de l'autre. C'est pourquoi je ne me fâcherai pas encore, parce que j'ai le temps de ne pas me fâcher, et j'ai le temps pour me fâcher, et que je me fâcherai peut-être quand tout ce temps-là sera écoulé.

LE CLIENT

Et si — par hypothèse — j'avouais que je

41

n'avais usé de l'arrogance — sans goût — que parce que vous m'avez pitié d'en user lorsque vous vous êtes approché de moi pour quelque dessein que je ne devine pas encore — car je ne suis pas doué pour deviner — et qui me retient cependant ici ? si par hypothèse je vous disais que ce qui me retient ici était l'incertitude où je suis de vos desseins, et l'intérêt que j'y prends ? Dans l'étrangeté de l'heure et l'étrangeté du lieu et l'étrangeté de votre avance vers moi je me serais avancé vers vous, mû de ce mouvement conservé en toute chose de manière indélébile tant qu'un mouvement contraire ne lui est imprimé. Si c'était par inertie que je m'étais approché de vous ? porté vers le bas non par volonté propre mais par cette attirance qu'éprouvent les princes qui vont s'encanailler dans les auberges, ou l'enfant qui descend en cachette à la cave, l'attirance de l'objet minuscule et solitaire pour la masse obscure, impassible qui est dans l'ombre ; je serais venu à vous, mesurant tranquillement la mollesse du rythme de mon sang dans mes veines, avec la question de savoir si cette mollesse là allait être excitée ou tarie tout

à fait ; lentement peut-être, mais plein d'espérance, dépouillé de désir formulable, prêt à me satisfaire de ce qu'on me proposât, ç'aurait été comme le sillon d'un champ trop longtemps stérile par abandon, il ne fait pas de différence entre les graines lorsqu'elles tombent sur lui ; prêt à me satisfaire de tout, dans l'étrangeté de notre approche, de loin j'aurais cru que vous vous approchiez de moi, de loin j'aurais eu l'impression que vous me regardiez ; alors, je me serais approché de vous, je vous aurais regardé, j'aurais été près de vous, attendant de vous — trop de choses — trop de choses, non pas que vous deviniez, car je ne sais pas moi-même, je ne sais pas moi-même deviner, mais j'attendais de vous et le goût de désirer, et l'idée d'un désir, l'objet, le prix, et la satisfaction.

LE DEALER

Il n'y a pas de honte à oublier le soir ce dont on se souviendra le matin ; le soir est le moment de l'oubli, de la confusion, du désir tant chauffé qu'il devient vapeur. Cependant

Le matin le ramasse comme un gros nuage au-dessus du lit, et il serait sot de ne pas prévoir le soir la pluie du matin. Si donc par hypothèse vous me disiez que vous êtes pour l'instant dépourvu de désir à exprimer, par fatigue ou par oubli ou par excès de désir qui mène à l'oubli, par hypothèse de retour je vous dirais de ne point vous fatiguer davantage et d'emprunter celui de quelqu'un d'autre. Un désir se vole mais il ne s'invente pas ; or la veste d'un homme tient aussi chaud portée par un autre, et un désir s'emprunte plus facilement qu'un habit. Puisque à tout prix je dois vendre et qu'à tout prix il vous faudra acheter, eh bien, achetez pour d'autres que vous — n'importe quel désir qui traîne et que vous ramasserez fera l'affaire —, pour réjouir par exemple et satisfaire ce qui se réveille auprès de vous le matin dans vos draps, une petite fiancée qui désirera en se réveillant quelque chose que vous n'avez pas encore, que vous aurez du plaisir à lui offrir, et que vous serez heureux de posséder parce que vous me l'aurez acheté. C'est la fortune du commerçant qu'il existe tant de personnes

différentes tant de fois fiancées à tant d'objets différents de tant de manières différentes, car la mémoire des uns est relayée par la mémoire des autres. Et la marchandise que vous allez m'acheter pourra bien servir à n'importe qui d'autre si — par hypothèse — vous n'en aviez pas l'usage.

LE CLIENT

La règle veut qu'un homme qui en rencontre un autre finisse toujours par lui taper sur l'épaule en lui parlant de femme ; la règle veut que le souvenir de la femme serve de dernier recours aux combattants fatigués ; la règle veut cela, votre règle ; je ne m'y soumettrai pas. Je ne veux pas que l'on trouve notre paix dans l'absence de la femme, ni dans le souvenir d'une absence, ni dans le souvenir de quoi que ce soit. Les souvenirs me dégoûtent et les absents aussi ; à la nourriture digérée, je préfère les plats auxquels on n'a pas encore touché. Je ne veux pas d'une paix venue de n'importe où ; je ne veux pas que l'on trouve la paix.

Mais le regard du chien ne contient rien

d'autre que la supposition que tout, autour de lui, est chien de toute évidence. Ainsi vous prétendez que le monde sur lequel nous sommes, vous et moi, est tenu à la pointe de la corne d'un taureau par la main d'une providence ; or je sais, moi, qu'il flotte, posé sur le dos de trois baleines ; qu'il n'est point de providence ni d'équilibre, mais le caprice de trois monstres idiots. Nos mondes ne sont donc pas les mêmes, et notre étrangeté mêlée à nos natures comme le raisin dans le vin. Non, je ne lèverai pas la patte, devant vous, au même endroit que vous ; je ne subis pas la même pesanteur que vous ; je ne suis pas issu de la même femelle. Car ce n'est pas le matin que je me réveille, et ce n'est pas dans des draps que je couche.

LE DEALER

Ne vous fâchez pas, petit père, ne vous fâchez pas. Je ne suis qu'un pauvre vendeur qui ne connaît que ce bout de territoire où j'attends pour vendre, qui ne connaît rien que ce que sa mère lui a appris ; et comme elle ne savait rien, ou presque, je ne sais rien non

plus, ou presque. Mais un bon vendeur tâche de dire ce que l'acheteur veut entendre, et, pour tâcher de le deviner, il lui faut bien le lécher un peu pour en reconnaître l'odeur. Votre odeur à vous ne me fut point familière, nous ne sommes en effet pas sortis de la même mère. Mais afin de pouvoir vous approcher, j'ai supposé que vous êtes bien sorti d'une mère vous aussi comme moi, supposé que votre mère vous fit des frères comme à moi, en nombre incalculable comme une crise de hoquet après un grand repas, et que ce qui nous rapproche en tous les cas, c'est l'absence de rareté qui nous caractérise tous deux. Et je me suis accroché à ceci du moins que nous avons en commun, car on peut voyager longtemps dans le désert à condition d'avoir un point d'attache quelque part. Mais si je me suis trompé, si vous n'êtes pas sorti d'une mère, et que personne ne vous fit de frères, que vous n'avez pas de petite fiancée qui se réveille avec vous le matin dans vos draps, petit père, je vous demande pardon.

Deux hommes qui se croisent n'ont pas d'autre choix que de se frapper, avec la vio-

lence de l'ennemi ou la douceur de la fraternité. Et s'ils choisissent à la fin, dans le désert de cette heure, d'évoquer ce qui n'est pas là, du passé ou du rêve, ou du manque, c'est qu'on ne s'affronte pas directement à trop d'étrangeté. Devant le mystère il convient de s'ouvrir et de se dévoiler tout entier afin de forcer le mystère à se dévoiler à son tour. Les souvenirs sont les armes secrètes que l'homme garde sur lui lorsqu'il est dépouillé, la dernière franchise qui oblige la franchise en retour ; la toute dernière nudité. Je ne tire de ce que je suis ni gloire ni confusion, mais parce que vous m'êtes inconnu, et plus inconnu encore à chaque instant, eh bien, comme ma veste que je me suis ôtée et que je vous ai tendue, comme mes mains que je vous ai montrées désarmées, si je suis chien et vous humain, ou si je suis humain et vous autre chose que cela, de quelque race que je sois et de quelque race que vous soyiez, la mienne, du moins, je l'offre à vos regards, je vous laisse y toucher, me tâter et vous habituer à moi, comme un homme se laisse fouiller pour ne point cacher ses armes.

C'est pourquoi je vous propose, prudemment, gravement, tranquillement, de me regarder avec amitié, parce qu'on fait de meilleures affaires sous l'abri de la familiarité. Je ne cherche pas à vous tromper, et ne demande rien que vous ne vouliez donner. La seule camaraderie qui vaille la peine qu'on s'y engage n'implique pas d'agir d'une certaine manière, mais de ne point agir ; je vous propose l'immobilité, l'infinie patience et l'injustice aveugle de l'ami. Puisqu'il n'y a pas de justice entre qui ne se connaît pas, et il n'y a pas d'amitié entre qui se connaît, pas plus qu'il n'y a de pont sans ravin. Ma mère m'a toujours dit qu'il était sot de refuser un parapluie lorsqu'on sait qu'il va pleuvoir.

LE CLIENT

Je vous préférerais retors plutôt qu'amical. L'amitié est plus radine que la trahrise. Si ç'avait été de sentiment dont j'avais eu besoin, je vous l'aurais dit, je vous en aurais demandé le prix, et je l'aurais acquitté. Mais les sentiments ne s'échangent que contre leurs semblables ; c'est un faux commerce avec de la

fausse monnaie, un commerce de pauvre qui singe le commerce. Est-ce qu'on échange un sac de riz contre un sac de riz ? Vous n'avez rien à proposer, c'est pourquoi vous jetez vos sentiments sur le comptoir, comme les mauvais commerces font de la ristourne sur la pacotille, et après il n'est plus possible de se plaindre du produit. Moi, je n'ai pas de sentiment à vous donner en retour ; de cette monnaie-là, je suis dépourvu, je n'ai pas pensé à en emporter avec moi, vous pouvez me fouiller. Alors, gardez votre main dans votre poche, gardez votre mère dans votre famille, gardez vos souvenirs pour votre solitude, c'est la moindre des choses.

Je ne voudrai jamais de cette familiarité que vous tâchez, en cachette, d'instaurer entre nous. Je n'ai pas voulu de votre main sur mon bras, je n'ai pas voulu de votre veste, je ne veux pas du risque d'être confondu avec vous. Car sachez que, si vous vous êtes surpris tout à l'heure de ma tenue, et que vous n'avez pas cru bon de cacher votre surprise, ma surprise à moi fut au moins aussi grande en vous regardant vous approcher de moi. Mais, en terrain

étranger, l'étranger prend l'habitude de masquer son étonnement, parce que pour lui toute bizarrerie devient coutume locale, et il lui faut bien s'en accommoder comme du climat ou du plat régional. Mais si je vous amène parmi les miens, que vous fussiez, vous, l'étranger forcé de cacher son étonnement, et nous les autochtones libres de l'étaler, on vous entourerait en vous montrant du doigt, on vous prendrait à coup sûr pour un manège de foire, et l'on me demanderait où l'on achète les tickets.

Vous n'êtes pas ici pour le commerce. Plutôt traînez-vous là pour la mendicité, et pour le vol qui lui succède comme la guerre aux pourparlers. Vous n'êtes pas là pour satisfaire des désirs. Car des désirs, j'en avais, ils sont tombés autour de nous, on les a piétinés ; des grands, des petits, des compliqués, des faciles, il vous aurait suffi de vous baisser pour en ramasser par poignées ; mais vous les avez laissés rouler vers le caniveau, parce que même les petits, même les faciles, vous n'avez pas de quoi les satisfaire. Vous êtes pauvre, et vous êtes ici non par goût mais par pauvreté, néces-

sité et ignorance. Je ne fais pas semblant d'acheter des images pieuses ni de payer les accords miteux d'une guitare au coin d'une rue. Je fais la charité si je veux bien la faire, ou je paie le prix des choses. Mais que les mendians mendient, qu'ils osent tendre leur main, et que les voleurs volent.

Je ne veux, moi, ni vous insulter ni vous plaire ; je ne veux être ni bon, ni méchant, ni frapper, ni être frappé, ni séduire, ni que vous tâchiez de me séduire. Je veux être zéro. Je redoute la cordialité, je n'ai pas la vocation du cousinage, et plus que celle des coups je crains la violence de la camaraderie. Soyons deux zéros bien ronds, impénétrables l'un à l'autre, provisoirement juxtaposés, et qui roulent, chacun dans sa direction. Là, que nous sommes seuls, dans l'infinie solitude de cette heure et de ce lieu qui ne sont ni une heure ni un lieu définissables, parce qu'il n'est pas de raison pour que je vous y rencontre ni de raison pour que vous m'y croissiez ni de raison pour la cordialité ni de chiffre raisonnable pour nous précéder et qui nous donne un sens, soyons de simples, solitaires et orgueilleux zéros.

LE DEALER

Mais maintenant il est trop tard : le compte est entamé et il faudra bien qu'il soit apuré. Il est juste de voler à qui ne veut pas céder et garde jalousement dans ses coffres pour son plaisir solitaire, mais il est grossier de voler lorsque tout est à vendre et tout à acheter. Et s'il est provisoirement convenable de devoir à quelqu'un — ce qui n'est qu'un juste délai accordé —, il est obscène de donner et obscène d'accepter que l'on vous donne gratuitement. Nous nous sommes trouvés ici pour le commerce et non pour la bataille, il ne serait donc pas juste qu'il y ait un perdant et un gagnant. Vous ne partirez pas comme un voleur les poches pleines, vous oublierez le chien qui garde la rue et qui vous mordra le cul.

Puisque vous êtes venu ici, au milieu de l'hostilité des hommes et des animaux en colère, pour ne rien chercher de tangible, puisque vous voulez être meurtri pour je ne sais quelle obscure raison, il va vous falloir, avant de tourner le dos, payer, et vider vos poches, afin de ne rien se devoir et ne rien s'être donné. Méfiez-vous du marchand : le

marchand que l'on vole est plus jaloux que le propriétaire que l'on pille ; méfiez-vous du marchand : son discours a l'apparence du respect et de la douceur, l'apparence de l'humilité, l'apparence de l'amour, l'apparence seulement.

LE CLIENT

Qu'est-ce donc que vous avez perdu et que je n'ai pas gagné ? car j'ai beau fouiller ma mémoire, je n'ai rien gagné, moi. Je veux bien payer le prix des choses ; mais je ne paie pas le vent, l'obscurité, le rien qui est entre nous. Si vous avez perdu quelque chose, si votre fortune est plus légère après m'avoir rencontré qu'elle ne l'était avant, où donc est passé ce qui nous manque à tous deux ? Montrez-moi. Non, je n'ai joui de rien, non, je ne paierai rien.

LE DEALER

Si vous voulez savoir ce qui a été dès le début inscrit sur votre facture, et qu'il vous faudra payer avant de me tourner le dos, je vous dirai que c'est l'attente, et la patience, et

l'article que le vendeur fait au client, et l'espoir de vendre, l'espoir surtout, qui fait de tout homme qui s'approche de tout homme avec une demande dans le regard un débiteur déjà. De toute promesse de vente se déduit la promesse d'acheter, et il y a le dédit à payer pour qui rompt la promesse.

LE CLIENT

Nous ne sommes pas, vous et moi, perdus seuls au milieu des champs. Si j'appelais de ce côté, vers ce mur, là-haut, vers le ciel, vous verriez des lumières briller, des pas approcher, du secours. S'il est dur de hair seul, à plusieurs cela devient un plaisir. Vous vous attaquez aux hommes plutôt qu'aux femmes, parce que vous craignez le cri des femmes, et vous supposez que tout homme trouvera indigne de crier ; vous comptez sur la dignité, la vanité, le mutisme des hommes. Je vous fais cadeau de cette dignité-là. Si c'est du mal que vous me voulez, j'appellerai, je crierai, je demanderai du secours, je vous ferai entendre toutes les manières qu'il y a d'appeler au secours, car je les connais toutes.

LE DEALER

Si ce n'est pas le déshonneur de la fuite qui vous en empêche, pourquoi ne fuyez-vous pas ? La fuite est un moyen subtil de combat ; vous êtes subtil ; vous devriez fuir. Vous êtes comme ces grosses dames dans les salons de thé qui se glissent entre les tables en renversant les cafetières : vous promenez votre cul derrière vous comme un péché pour lequel vous avez du remords, et vous vous tournez dans tous les sens pour faire croire que votre cul n'existe pas. Mais vous aurez beau faire, on vous le mordra quand même.

LE CLIENT

Je ne suis pas de la race de ceux qui attirent les premiers. Je demande du temps. Peut-être vaudrait-il mieux, finalement, nous chercher les poux plutôt que de nous mordre. Je demande du temps. Je ne veux pas être accidenté comme un chien distrait. Venez avec moi ; cherchons du monde, car la solitude nous fatigue.

LE DEALER

Il y a cette veste que vous n'avez pas prise quand je vous l'ai tendue, et maintenant, il va bien falloir que vous vous baissiez pour la ramasser.

LE CLIENT

Si toutefois j'ai craché sur quelque chose, je l'ai fait sur des généralités, et sur un habit qui n'est qu'un habit ; et si c'est dans votre direction, ce n'est pas contre vous, et vous n'avez aucun mouvement à faire pour esquiver le crachat ; et si vous faites un mouvement pour le recevoir dans la figure, par goût, par perversité ou par calcul, il n'empêche que ce n'est qu'à ce bout de chiffon que j'ai montré quelque mépris, et un bout de chiffon ne demande pas de compte. Non, je ne courberai pas le dos devant vous, cela est impossible, je n'ai pas la souplesse d'un phénomène de foire. Il est des mouvements que l'homme ne peut pas faire, comme de se lécher soi-même son cul. Je ne paierai pas une tentation que je n'ai pas eue.

LE DEALER

Il n'est pas convenable pour un homme de laisser insulter son habit. Car si la vraie injustice de ce monde est celle du hasard de la naissance d'un homme, du hasard du lieu et de l'heure, la seule justice, c'est son vêtement. L'habit d'un homme c'est, mieux que lui-même, ce qu'il a de plus sacré : lui-même qui ne souffre pas ; le point d'équilibre où la justice balance l'injustice, et il ne faut pas malmenager ce point-là. C'est pourquoi il faut juger un homme à son habit, non à son visage, ni à ses bras, ni à sa peau. S'il est normal de chercher sur la naissance d'un homme, il est dangereux de cracher sur sa rébellion.

LE CLIENT

Eh bien je vous propose l'égalité. Une veste dans la poussière, je la paie d'une veste dans la poussière. Soyons égaux, à égalité d'orgueil, à égalité d'impuissance, également désarmés, souffrant également du froid et du chaud. Votre demi-nudité, votre moitié d'humiliation, je les paie de la moitié des miennes. Il nous en reste une autre moitié, c'est largement

suffisant pour oser encore se regarder et pour oublier ce que nous avons perdu tous deux par inadvertance, par risque, par espérance, par distraction, par hasard. A moi, il me restera en plus l'inquiétude persistante du débi-teur qui a déjà remboursé.

LE DEALER

Pourquoi, ce que vous demandez, abstrai-tement, intangiblement, à cette heure de la nuit, pourquoi, ce que vous auriez demandé à un autre, pourquoi ne pas me l'avoir demandé à moi ?

LE CLIENT

Méfiez-vous du client : il a l'air de chercher une chose alors qu'il en veut une autre, dont le vendeur ne se doute pas, et qu'il obtiendra finalement.

LE DEALER

Si vous fuyiez, je vous suivrais ; si vous tom-biez sous mes coups, je resterais auprès de vous pour votre réveil ; et si vous décidiez de ne pas vous réveiller, je resterais à côté de

vous, dans votre sommeil, dans votre inconscience, au-delà. Pourtant, je ne souhaite pas me battre contre vous.

LE CLIENT

Je ne crains pas de me battre, mais je redoute les règles que je ne connais pas.

LE DEALER

Il n'y a pas de règle; il n'y a que des moyens; il n'y a que des armes.

LE CLIENT

Essayez de m'atteindre, vous n'y arriverez pas; essayez de me blesser: quand le sang coulerait, eh bien, ce serait des deux côtés et, inéluctablement, le sang nous unira, comme deux indiens, au coin du feu, qui échangent leur sang au milieu des animaux sauvages. Il n'y a pas d'amour, il n'y a pas d'amour. Non, vous ne pourriez rien atteindre qui ne le soit déjà, parce qu'un homme meurt d'abord, puis cherche sa mort et la rencontre finalement, par hasard, sur le trajet hasardeux d'une lumière à une autre lumière, et il dit: donc, ce n'était que cela.

LE DEALER

S'il vous plaît, dans le vacarme de la nuit, n'avez-vous rien dit que vous désiriez de moi, et que je n'aurais pas entendu?

LE CLIENT

Je n'ai rien dit; je n'ai rien dit. Et vous, ne m'avez-vous rien, dans la nuit, dans l'obscurité si profonde qu'elle demande trop de temps pour qu'on s'y habitue, proposé, que je n'aie pas deviné?

LE DEALER

Rien.

LE CLIENT

Alors, quelle arme?